

ALLEGRESSE et PENITENCE

Dans la même journée, en lisant mes messages, j'apprends 3 nouvelles :

- . la première, étonnante
- . la seconde, désagréable
- . la troisième, terrifiante

Wang Shu, architecte chinois, est Pritzker Price. Ses édifices sont beaux : matières, couleurs, symboles.

Bien que construit dans un pays-continent gouverné par les pires représentants d'une mondialisation dévastatrice et amnésique, les projets de Wang Shu sont élégants, retenus, situés.

Cette nouvelle est aussi un signe supplémentaire que le monde bascule chaque jour un peu plus vers l'Orient. Là-bas, on transpose l'héritage moderne, on parvient parfois à tester grandeur nature le fameux régionalisme critique que défendait déjà Kenneth Frampton dans les années quatre-vingt.

Ce choix est pourtant teinté de nostalgie : celle des toits de tuiles disparus, des patios remplis de bambous, des miroirs d'eau pour couchers de lune.

Il est paradoxal que la Chine ne soit pas plus un laboratoire de recherches architecturales ambitieuses et radicales. Les formes étranges et souvent monstrueuses qui apparaissent là-bas semblent hors-sol, hors-temps, hors-mesure.

Cette étrange nouvelle est vite relativisée lorsque je lis l'appel adressé à ses confrères et amis par Michel Dayot architecte. L'homme appartient à cette catégorie d'architectes qui ne lâchent pas, qui tentent toujours d'être généreux même lorsque le programme et le budget sont modestes.

Il s'agissait de construire une petite maison (118 m²) sur une minuscule parcelle d'un bourg breton situé en bord de mer (Pléneuf-Val-André).

Le Directeur du CAUE soutient le projet et le défend en écrivant une lettre intelligente et argumentée au Maire.

Mais celui-ci, peut-être sous la pression locale, estime que le « caractère des lieux » n'est pas respecté, que les proportions sont « très verticales », que la petite maison risque de « compromettre le site ».

Monsieur le Maire oublie les lotissements à perte de vue, les stabulations polluantes, les rond-points qui estropient le paysage.

Décentraliser les décisions est une chose ; éduquer nos édiles semble plus délicat...

Souhaitons que l'Architecte-Conseil permette l'édification de cette villa moderne.

Enfin, l'un des grands et beaux musées régionaux est détruit dans son unité et son intégrité. Une œuvre reconnue internationalement est saccagée. L'un de nos Grand Prix est méprisé, humilié, bafoué.

Je parle bien entendu du Musée de l'Arles Antique construit par Ciriani.

Plusieurs articles de presse ont indiqué qu'un fonctionnaire du département « était présenté sur les documents administratifs comme l'architecte de l'extension du musée. »

Si tel est le cas, nul doute que le Conseil National et le Conseil Régional de l'Ordre des Architectes s'empareront de cette affaire et obtiendront sans délai la restauration de ce musée à l'état originel. Et sauront sanctionner cet individu pour n'avoir ni informé l'architecte du musée, ni continué d'exister dans l'humilité la plus stricte.

Comme tout architecte impliqué dans le dessin de ses projets, j'ai moi-même vécu ce type de souffrance. Lorsque, par exemple, on a détruit les quatre grandes portes en verre structurel (les premières en France, mises au point avec le génial Peter Rice) que j'avais réussi à bâtir dans un bâtiment de l'Hôpital Avicenne. Lorsque l'on a tenté, sans succès, de

casser deux étages d'un immeuble assez expérimental construit à Paris. Ou lorsque l'on a modifié, sans me consulter, un équipement livré en Alsace. Et encore, lorsque l'immeuble où j'habite et que j'ai conçu à Paris pour un maître d'ouvrage réputé, n'est ni toujours respecté ni toujours entretenu comme il devrait l'être.

Nous connaissons tous les contradictions qui existent entre « l'œuvre intégrale » et « l'usage ». Aldo Rossi, en prenant comme exemple la Halle du Marché de Padoue, nous l'a expliqué dans son ouvrage majeur « L'architecture de la ville » : si la morphologie de l'édifice peut traverser le temps, les typologies qui s'y installent sont autant d'éléments qui vivent et périssent. Autrement dit, si un édifice, surtout public, est appelé à se transformer, cela ne signifie en rien qu'il est destiné à être altéré.

D'ailleurs, Ciriani en est conscient et l'exprime à sa manière dans l'entretien avec Laurent Baudoin récemment publié (« Vivre Haut – Méditation en paroles et dessins », Archibooks 2011) : « *Dans une situation de confrontation directe, l'architecture peine à s'imposer à la technique et elle ne peut progresser, car l'architecture est identifiée comme subjective face à l'évidente objectivité des critères scientifiques. C'est une lutte du rêve face à la vérité.* »

Forme/Usage, Espace/Technique, Délai/Budget, Public/Privé, Architecte/Ingénieur, Rêve/Réalité, Art/Architecture, autant de binômes qui scandent la vie et le parcours de tout architecte. Ces contraintes et ces contradictions traversent le cœur même du processus architectural pour aboutir, dans le meilleur des cas, au projet, à l'œuvre.

Chaque matin, lorsque j'arrive sur le chantier des Archives Nationales pour le diriger, je me dis que l'architecte Fukas qui en est l'auteur aura finalement réussi, au terme de 7 années de travail, à surmonter un grand nombre de contraintes et de contradictions.

Cent mille mètres carrés ambitieux, de verre et d'acier, de volumes libres.

L'œuvre est belle, maintenant pleine et entière.

Tout comme l'était le Musée de l'Arles Antique le jour de son inauguration au printemps de l'année 1995. Le Premier Ministre de l'époque, Edouard Balladur, était venu parler du projet avant de couper le ruban tricolore. Ciriani avait évoqué avec ses mots inimitables les 12 années passées à dessiner et à construire ce musée. Le soleil brillait, deux mille personnes étaient heureuses d'être rassemblées dans une œuvre d'architecture totale offerte par la République.

Beaucoup disent que en France les choses vont mal, que le climat y devient délétère, que la sinistrose gagne. Dans cette ambiance, pour les architectes, l'alternative est simple : entrer en pénitence, renoncer à transformer le réel, plier devant une administration capable du pire. Ou être en allégresse, défendre ses confrères, défendre ses projets, défendre sa propriété.

Les relents réactionnaires et totalitaires ne sont pas seulement perceptibles dans les discours de haine qui envahissent la sphère publique : par ses actes anonymes et irresponsables, l'administration les relaie trop souvent, sans état d'âme ni discernement.

Lorsque l'Etat permet la destruction d'un fragment du patrimoine commun, et quoi de plus emblématique qu'un musée, et s'attaque aux architectes, c'est le corps social tout entier qu'il humilie et martyrise.